

AUGUSTE AUDEMARS

C'est au Crêt-Meylan que naît le 21 avril 1806 Auguste Audemars. De ses parents, il a hérité un tempérament énergique et une intelligence au-dessus de la moyenne. Elevé parmi quatorze frères et sœurs, dont trois sont morts en bas âge, le jeune Auguste acquiert tôt le goût de la lutte.

Son père, horloger brillant et tenace, l'oriente vers la fabrication de la montre complète ; à cette époque Le Brassus, la Vallée même, viennent à peine de se libérer de la tutelle industrielle genevoise et neuchâteloise.

Le besoin impérieux d'élargir un horizon restreint le pousse à servir trois ans durant dans les armées du roi de France, Charles X. Revenu au pays en 1829, il bénéficie des grades militaires obtenus outre-Jura.

Le colonel Audemars participe dès lors activement, en compagnie de ses frères, à la direction de la Maison Louis Audemars. Réputée dans le pays et à l'étranger, cette entreprise doit lutter ferme pour adapter ses montres aux innovations qui bouleversent sans cesse la production. A peine Auguste Audemars a-t-il réussi, par un labeur énorme, à réaliser l'adoption d'un nouveau calibre (calibre Bréguet), qu'il

doit tout recommencer pour introduire le remontoir. En effet, en 1838, la Maison Audemars est une des premières à produire, sous cette impulsion dynamique, des pièces ayant le remontoir ; auparavant, une clé était nécessaire.

Insouciant de ses fatigues et de ses luttes sur le plan industriel, le colonel prend une part essentielle à la vie publique. Agité du perpétuel désir de développer son village, sa région, il attaque de front quantité de problèmes ; pétitions, mémoires, suggestions pour projets de lois, abondent sous sa plume. Que ce soit à la construction du temple (inauguration en 1837) ou à celle de l'Asile du Marchairuz, ou à d'autres problèmes encore, toujours la solution est marquée du sceau de son esprit pratique. Il ne craint pas de mettre la main à la pâte : la cure sera construite selon ses plans.

Devenu député au Grand Conseil, il est tenu en haute estime par les principaux magistrats vaudois : on respecte précisément son désintéressement total.

Après 75 ans d'une intense activité, où ont rayonné sa sagesse et son ardeur inlassables, la mort d'Auguste Audemars laisse un vide : celui entraîné par le départ d'un citoyen éminent.



Auguste Audemars

LOUIS-BENJAMIN AUDEMARS

Il naquit au lieu dit « Derrière les Grandes Roches » le 24 mai 1782. La fréquentation de l'école primaire très courte lui permit tout de même de suivre un apprentissage chez Philippe-Samuel Meylan. Cet excellent horloger, qui devint son beau-frère par la suite, lui laissa son atelier lors de son départ pour Genève.

Louis Audemars fonda une petite manufacture d'ébauches, de pignons et de mécanismes. Grâce aux efforts constants de son chef, la Maison Audemars acquit de plus en plus de renom. Très exigeant et acharné au travail, Audemars eut la sagesse d'entretenir des relations fructueuses avec des horlogers réputés ; plusieurs de ses ouvriers furent formés à Genève par Henri Golay « de la forge » sur des parties très délicates ou peu connues.

Jouissant bientôt d'une position très enviable parmi les fabricants d'horlogerie en blanc (intérieur de la montre), Louis Audemars caressait un rêve très cher : produire la montre complète à la Vallée.

En 1825, après avoir appris la terminaison de la montre, plusieurs ouvriers revinrent au Brassus travailler pour son compte ; ils apportèrent un complément précieux à la fabrication des mouvements.

Avec la collaboration d'un autre beau-frère, Louis Lecoultre, Genevois d'adoption lui aussi, il procéda à la réforme des calibres d'après les principes énoncés par un illustre horloger, le fameux Bréguet.

Enfin, plusieurs de ses succès bénéficièrent incontestablement de l'apport génial d'Henri Golay « de la forge » et de Louis-Elisée Piguet ; ces deux hommes, auteurs de simplifications successives du mécanisme

des montres à grande sonnerie, facilitèrent l'introduction du remontoir au pendant aux horlogers du Brassus.

Si la tâche était lourde sur le plan professionnel, elle l'était guère moins sur le plan familial. Julie Lecoultre, puis Louise Reymond, lui avaient donné quinze enfants ; à part trois, morts peu après leur naissance, tous les autres se marièrent. Les huit fils, envoyés se former à l'extérieur de la Vallée, à l'étranger même, acquirent de solides connaissances horlogères.

Il restait peu de temps à Louis Audemars pour participer aux affaires de son village ; il fut cependant l'un des fondateurs du Cercle des Amis du Brassus, créé en 1826.

Il ne vit hélas pas le couronnement de tant d'années d'efforts : il mourut en effet le 21 mai 1833, laissant derrière lui une entreprise au rôle moteur dans le développement économique de notre localité. C'est la Maison Audemars qui, le 25 mars 1838, fut l'une des premières de Suisse à livrer des montres avec remontoir et mise à l'heure au pendant. Jusqu'alors, on ne connaissait que les montres se remontant avec une clé. Sous l'impulsion de ses fils, plus particulièrement des deux aînés François et Auguste (colonel fédéral), cette grande manufacture d'horlogerie se verra attribuer des distinctions élogieuses à l'occasion de plusieurs grandes expositions internationales. Après trois quarts de siècle de prospérité, elle sera morcelée en 1885 en trois établissements : Louis Audemars, François Audemars Fils et Audemars Frères.



Louis-Benjamin Audemars

ABEL GOLAY



*D'argent
A la bande tranchée de gueules et de sable,
chargée d'un G d'or centré et incliné
dans le sens d'icelle,
Accostée en chef d'une couronne de gueules
à sept fleurons,
Et en pointe d'une dite, minime,
surmontant un oiseau de sable, chantant
(Source : M. Humbert Golay-Schwaar, Le Brassus)*

ABEL GOLAY

Fils du conseiller Pierre-Moïse Golay et de sa femme Susanne-Marie, née Piguet, il naquit, tout comme son oncle et parrain Timothée Golay, au Bas-du-Chenit, en 1758. Il avait hérité jusqu'à un certain point des talents de son illustre devancier. Sans doute fut-il impressionné dès son enfance par les mystérieux pouvoirs de la mécanique et par le développement prodigieux de ses applications. Le résultat de tant de découvertes : une ascension matérielle et sociale, les horlogers de cette époque formant une caste privilégiée et fort enviée.

En collaboration avec plusieurs membres d'une famille Piguet du même endroit, David-Abel Golay, généralement connu sous le nom d'Abel Golay, construisit des pièces à verge, répétitions à quart et grandes sonneries qui se vendaient directement à Paris. En 1789, il épousa sa cousine germaine, Justine Golay.

Il s'établit en 1798 aux Piguet-Dessous (dans la maison actuellement propriété de M. Eugène Magnin) et y continua sa fabrication. C'est en 1810 qu'il eut l'honneur et la joie de livrer les premiers pignons taillés à la fraise sur un outil de son invention. Dès ce moment, et jusqu'en 1848, année de sa mort, il fut le fournisseur attitré des fabricants de la Vallée.

Il avait hérité la fameuse pendule marchant une année, chef-d'œuvre dû à son oncle Timothée.

Ancien syndic, ancien juge de district, David-Abel Golay, horloger de mérite s'éteignit aux Piguet-Dessous le 10 août 1848, à l'âge de nonante ans.

LE PROFESSEUR EMILE GOLAY

Le professeur Emile Golay naquit au Bas-du-Chenit le 6 février 1875.

Sa famille, qui s'y était établie il y a trois siècles, vécut sur ces terres dès 1630 avec plus tard l'appoint bienvenu de l'horlogerie.

Enfant naturellement doué, élevé dans le respect des principes chrétiens au sein d'une atmosphère de piété, il prit ses premières leçons de latin à la cure du Brassus auprès du pasteur Baridon.

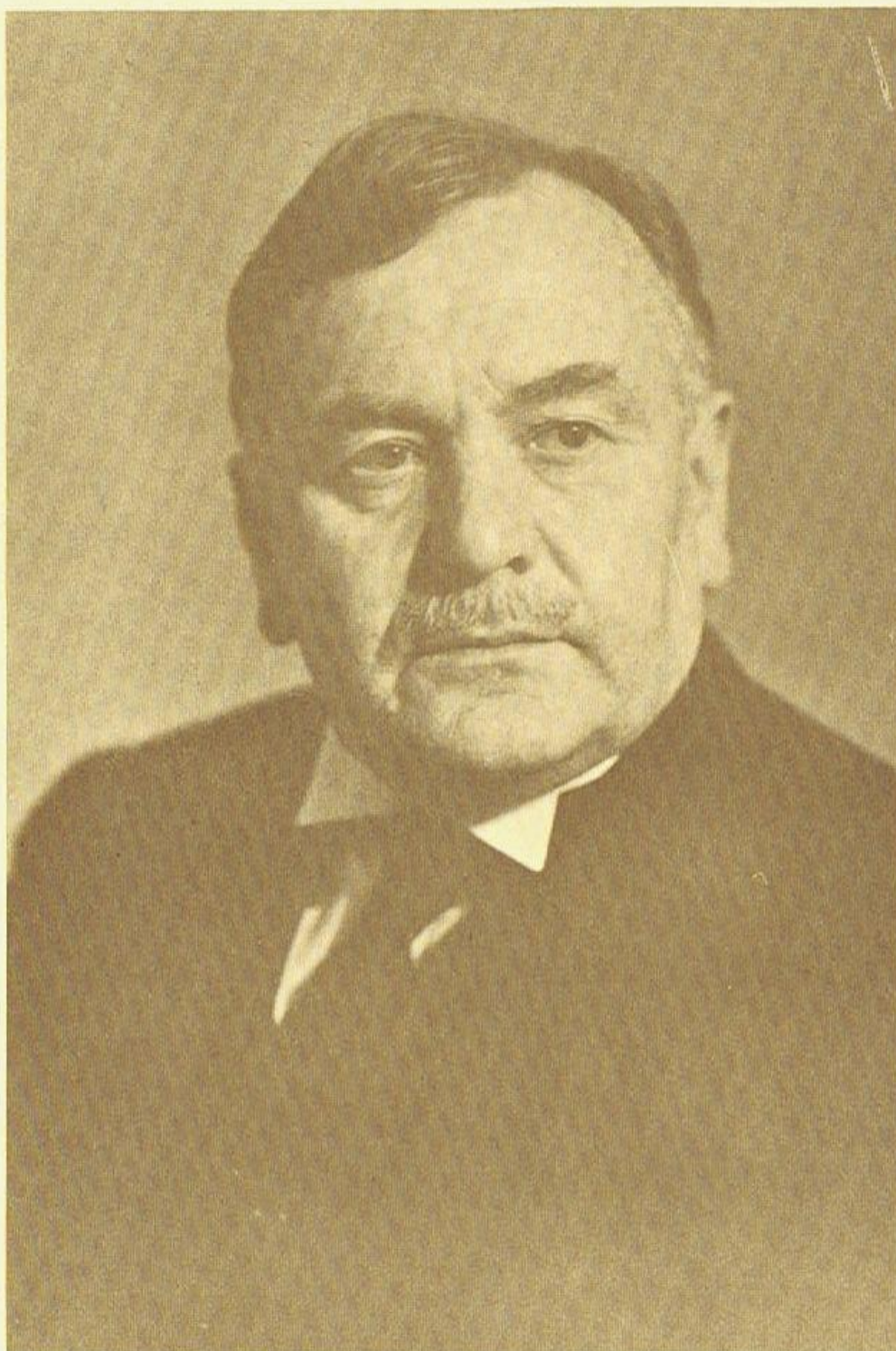
Attaché à son lieu d'origine, sentiment qu'il gardera jusqu'à son dernier jour, il possédait des dons exceptionnels pour les langues, et en particulier pour la compréhension des textes bibliques, tels que nous les a révélés l'antiquité.

Brillant élève au Gymnase, puis à l'Université de Lausanne, où il comptait le Général Guisan parmi ses condisciples, il fut consacré au ministère pastoral en 1897. Des stages à Berlin, puis à Bruxelles, avant d'être le pasteur de Chailly, de Vuarrens et de Chexbres, contribuèrent à former celui qui devait être un éminent professeur à la chaire d'Ancien Testament de l'Université de Lausanne entre 1923 et 1945.

Recteur de l'Université de 1936 à 1938, membre du Conseil synodal de 1940 à 1945, sans oublier vingt années d'enseignement au Gymnase consacré à la langue hébraïque, le professeur Golay a rempli ces importantes fonctions avec ce souci constant des âmes, qui l'animait. Dans le cadre de son ministère, il publia plusieurs études de théologie. Il prêcha quelquefois dans le Temple du Brassus et aimait à cette occasion inclure dans son texte des anecdotes se rapportant aux lieux de sa jeunesse, qui lui demeuraient chers.

Comme l'écrivait à son décès le Conseil synodal le 3 décembre 1970 :

« Son souvenir restera en bénédiction dans notre pays et dans l'Eglise ».



Emile Golay

TIMOTHÉE GOLAY

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les habitants de la Vallée de Joux, agriculteurs comme la plupart de ceux du Jura suisse, entrent dans la voie ouverte par Samuel-Olivier Meylan et ses émules ; sans abandonner bois, champs et troupeaux, ils se vouent à l'industrie horlogère qui transforme le pays.

Timothée Golay, fils d'Abraham Golay, régent au Bas-du-Chenit et d'Anne-Marie, née Meylan, voit le jour le 30 août 1731. Il s'intéresse dès son enfance à l'art horloger, à la perfection des formes, à la précision des fonctions mécaniques.

Son apprentissage commence dès février 1749 sous la conduite de son maître et cousin David Golay (un élève de S.-O. Meylan) ; il se poursuit à Fleurier où, au contact de Ferdinand Berthoud (1725-1807, illustre horloger suisse et constructeur d'horloges marines installé à Paris dès 1745), il se familiarise avec la gnomonique — de « gnomon » : un des premiers appareils à mesurer le temps — et l'équation du temps.

Candidat à la maîtrise, il est admis par la « Société du Chenit » le 19 février 1752. Ses connaissances se révèlent particulièrement brillantes dans la réalisation de son chef-d'œuvre : « ... outre son rouage d'heure spécial, ce régulateur porte un mécanisme à équations indiquant le temps vrai et le temps moyen ; il est muni d'un pendule compensateur et d'un quantième perpétuel complet. Après cent ans de marche, cette pendule est encore d'une exactitude suffisante pour le réglage des montres de poche. Cette pièce a été dernièrement (vers 1880) achetée par un collectionneur américain, qui l'a emportée avec le portrait de son auteur. » (« Histoire de l'horlogerie » de Marcel Piguet).

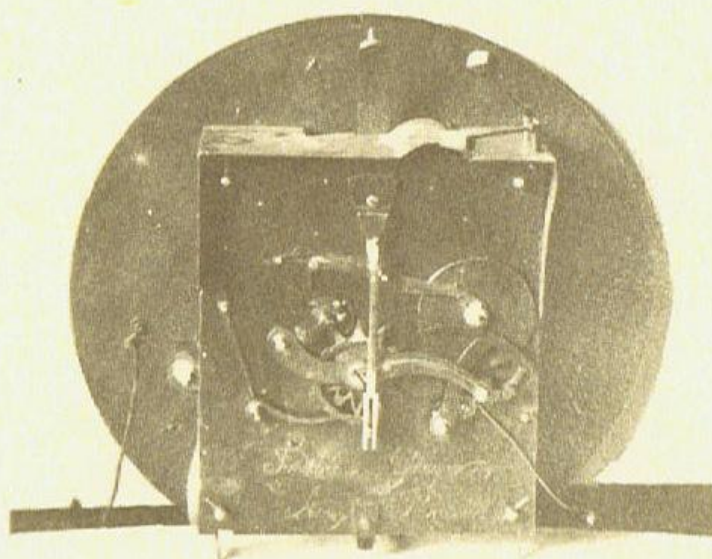
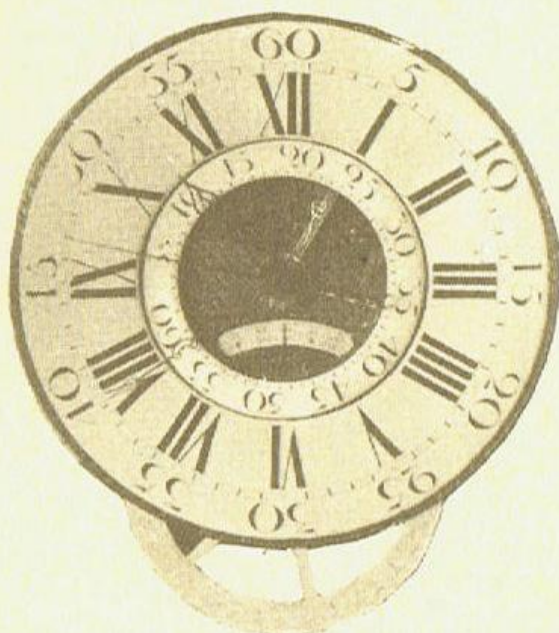
Maître expérimenté, Timothée Golay est aussi un praticien habile et ingénieux. Il est lié d'amitié avec des horlogers distingués de Paris et de Genève. Aussi c'est dans cette dernière ville que s'écoule une partie de son existence. En 1755, il épouse Jeanne-Louise, fille de Moyse Golay.

Nous ignorons s'il s'est trouvé mêlé à la malheureuse expédition tentée au Levant par trois horlogers du Bas-du-Chenit, équipée qui se termina de façon désastreuse.

Atteint de folie, il meurt au Bas-du-Chenit dans cette maison des Orbettes qu'un incendie a détruite récemment.

On ne sait pas, ou l'on ne dit pas, quelles sont les circonstances qui ont déterminé cette fin misérable. Pas plus que ses confrères cherchant fortune vers l'Orient, Timothée Golay, hélas, ne paraît avoir rapporté la Toison d'Or au pays de ses pères.

TIMOTHÉE GOLAY



RÉGULATEUR

*d'après une photographie
de M. Eugène Vidoudez,
Le Brassus*

LES LECOULTRE

fabricants de boîtes à musique

David-Nicolaz Lecoultré (1745-1811), coutelier établi au Crêt-des-Lecoultré, semble avoir participé à la fondation de la « Louable société de musique du Chenit » formée en 1780. Au terme de son existence, cet artisan laisse en héritage à ses descendants le goût de la mécanique et l'amour de la musique.

Quoi de plus naturel dès lors que ses fils David (1783-1851) et Jaques-Louis (1788-1834), tirant parti de leurs débuts dans l'horlogerie, se vouent tout particulièrement à l'industrie des « tabatières » (boîtes à musique de poche) ? A partir du moment où David Lecoultré substitue le cylindre et le clavier rectiligne au mécanisme connu jusqu'alors, commence la production des véritables boîtes, dans lesquelles la qualité de la musique passe au premier plan. Celles-ci sont fabriquées dès 1814 dans un atelier bien équipé. Les ouvrages des deux frères sont écoulés dans plusieurs pays d'Europe. Certains connaissent la faveur de clients d'Amérique et d'Orient.

Au milieu du XIX^e siècle, une troisième génération poursuit dans la même voie : Paul-Alphonse (1806-1866) et Jules (1819-1886) épaulent leur père David ; les frères Ami (1814-1893) et David-Louis (1816-1910) se sont associés pour continuer l'œuvre paternelle, J.-Louis étant décédé très tôt. Gustave (1809-1878) délaissera bientôt la fabrication des « cartels » à musique pour celle des rasoirs.

Apanage presque exclusif de cette famille, l'industrie des boîtes à musique va durer trois quarts de siècle à la Vallée de Joux. Après avoir attisé la prospérité de ses débuts et la production d'une cinquantaine d'années, le souffle créateur des Lecoultré perd peu à peu de sa puissance : la mort, des départs à l'exté-

rieur, l'accès à de hautes fonctions publiques, le poids d'autres activités, musicales surtout, sont autant de facteurs qui, souvent cumulés, expliquent en partie cet inexorable dépérissement. Cette perte de substance sur le plan interne accentue certaines carences nées de la localisation de cette industrie ; cette dernière est esseulée parmi les nombreux ateliers d'horlogerie de la région et ne dispose pas sur place des fournitures indispensables à son existence : coffrets de bois, pièces mécaniques de grande dimension.

La crise et la concurrence toujours plus vive de grands centres axés sur la fabrication des boîtes à musique précipitent sa fin. Cette activité s'éteint au Brassus vers 1886. Cette disparition coïncide avec la mort de Jules, dernier fabricant.

De toute évidence, les succès de l'entreprise familiale ont été nourris par l'immense talent musical des Lecoultre, un talent qui est à la mesure de la vitalité de cinq sociétés de chant ou de musique dans leur village. Membres, solistes, la plupart du temps présidents et directeurs, souvent tout cela simultanément, ces fabricants concourent au développement des sociétés locales. Malgré la sécheresse des procès-verbaux de l'époque, il est possible, par un tableau sommaire, de dessiner le contour de cet engagement intense.

« Corps de musique militaire » : un abrégé historique sur les débuts de la musique à la Vallée de Joux, dû à la plume de David Lecoultre, précède la liste des membres fondateurs ; parmi eux, David (flûte), sous-chef dès la fondation en 1805, chef dès 1821, et son frère Jaques-Louis (premier basson), sous-chef dès 1821.

Paul-Alphonse (flûte, clarinette) s'y présente à l'âge de 12 ans ! Chef en 1839.

Gustave (flûte, ophicléide) en est membre dès 1822.

Ami (premier basson), entré en 1831, chef dès 1840. Rédige de nouveaux statuts en 1845 et une pétition en 1863 à l'adresse du Conseil d'Etat pour empêcher la suppression du Corps de musique militaire.

Louis (trompette), membre dès 1833.

Jules (flûte, violon), entré en 1835, occupe les postes de sous-chef dès 1852 et de chef dès 1859.

« Le Chant sacré », dès 1839, s'assure la collaboration épisodique et parfois simultanée de deux générations de Lecoultre pour la préparation de nombreux chœurs.

« Société de musique de cuivre » (dit « Le Cuivre ») : Gustave et Louis figurent en 1841 parmi les membres fondateurs de cette société qui, sous le nom d'« Union Instrumentale », réalisera en 1881 la fusion des trois sociétés de musique existantes. Louis en est le premier directeur jusqu'en 1849.

« Musique d'harmonie » : l'éclosion de cet orchestre est en rapport étroit avec les grands concerts organisés sous l'égide de la « Société Helvétique de Musique », dont font partie plusieurs Lecoultre. Ainsi donc, en 1843, c'est presque tout le village qui prépare un vaste concert d'ensemble ; la « Musique d'harmonie » fait son apparition à cette occasion.

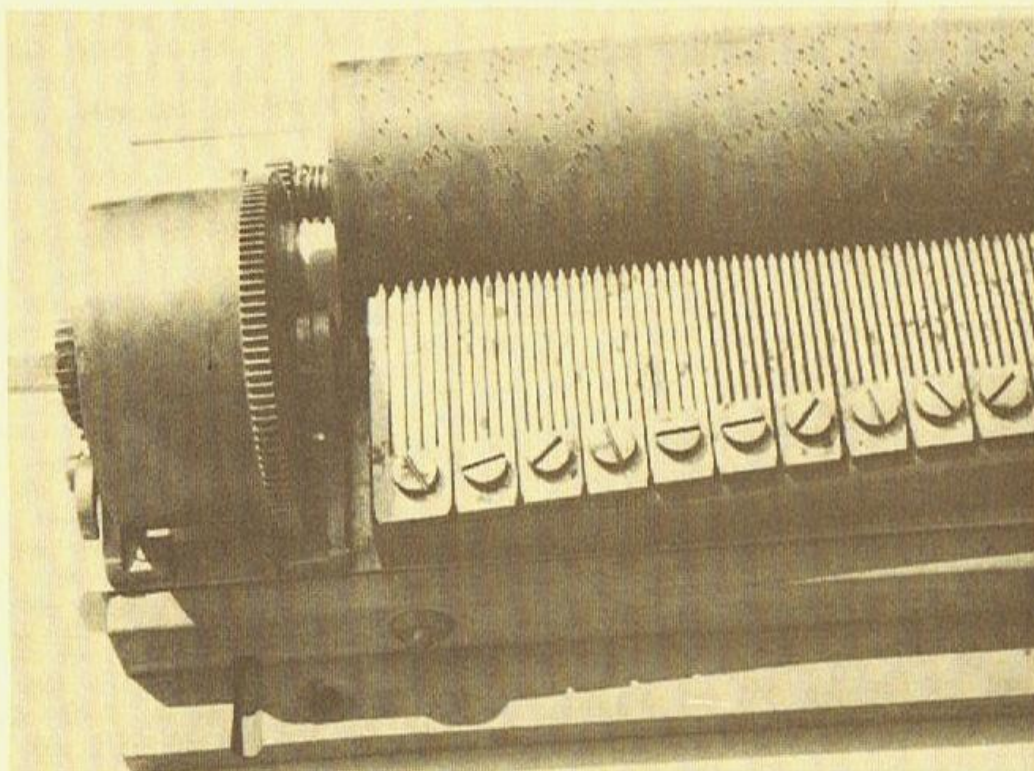
Elle est dirigée dès 1846 par Alphonse Lecoultre ; lui et son frère Jules s'en partagent la direction et la présidence jusqu'en 1864. Dès cette année-là et jusqu'en 1880, la baguette sera tenue par Jules.

« La Chorale » : Alphonse et Jules se succèdent à la tête de cette société ; ils la dirigent de 1849 à 1860, époque à laquelle elle a atteint un niveau remarquable.

Les Lecoultre ont en outre joué un rôle en vue dans la vie publique. David, Jaques-Louis, Alphonse et Gustave sont membres fondateurs du Cercle des Amis en 1826.

Jules et Ami figurent dans la liste des vingt personnes énumérées dans l'« Acte de fondation de la société paroissiale du Brassus » du 29 octobre 1857. Tous deux animent plusieurs séances de comité ou de différentes commissions au sein du Conseil de paroisse. Ami fait partie du Conseil communal ; comme son oncle David, juge de paix, et son père Jaques-Louis, municipal, il est attiré par la chose publique. Président du tribunal, il deviendra député et juge cantonal de 1862 à 1893.

A des degrés divers, tous ont fait étinceler les nombreuses facettes de leurs riches personnalités. La floraison de la vie musicale du village doit beaucoup à leurs très grandes capacités.



Partie de pièce à musique non identifiée, de 1820 environ, comportant barillet, cylindre et clavier.

(Photo prise par M. Daniel Aubert au Musée des Frères Baud à l'Auberson.)

Les Lecoultré
fabricants de boîtes à musique

PHILIPPE-SAMUEL MEYLAN

Vers 1780, les hameaux du « Bas-du-Chenit » et de « Chez-Meylan » constituent une pépinière d'horlogers aux très grandes capacités. Leurs liens de parenté étroits et leur appartenance à un même artisanat ne vont pas empêcher une forte hémorragie de talents.

Le fils du serrurier Meylan, Philippe-Samuel, né le 15 février 1772, appartient justement à cette catégorie d'artisans excessivement doués et acharnés à progresser. Lui aussi est sollicité très tôt de quitter la Vallée. A l'âge de 20 ans déjà, il fait la connaissance de Genève ; il y travaille plus tard en qualité de maître ouvrier dans la Maison Godemaud Frères.

Revenu au Brassus, il fonde un petit atelier où il emploie quelques ouvriers. Cette activité dans son lieu natal n'est que passagère.

En 1811 il s'établit définitivement à Genève ; il y retrouvera un autre horloger de son village, Isaac Piguet, avec qui il s'associe pour fonder la Maison Piguet et Meylan. Cette dernière va durer de 1811 à 1828. C'est le début d'une période féconde en inventions de tous genres.

Il apparaît que Philippe-Samuel est l'un des premiers horlogers de son temps à construire et à enseigner le mécanisme des cadratures à minutes, mécanisme qui ne trouvera pourtant une grande extension que beaucoup plus tard.

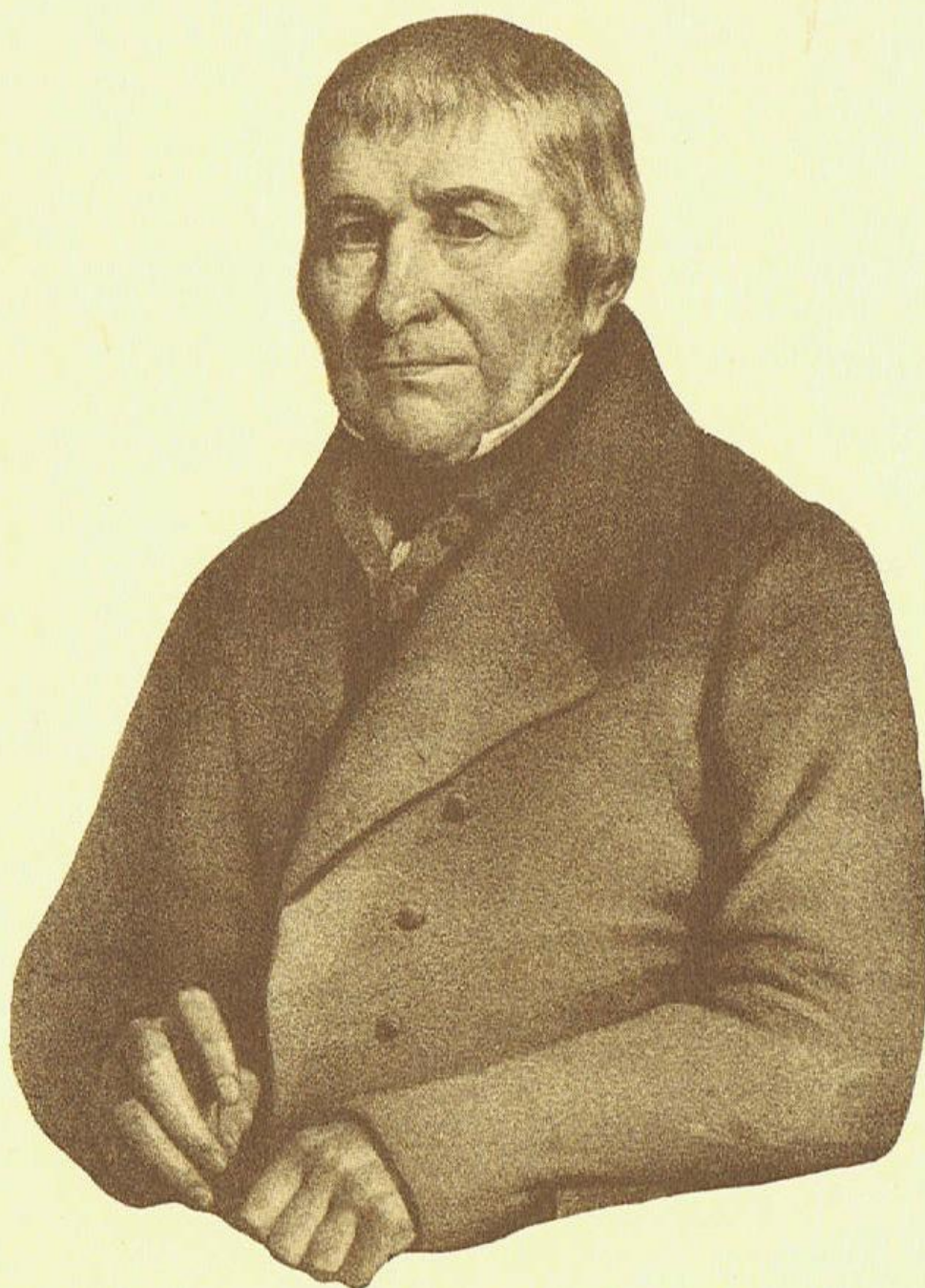
Montres squelettes, montres extra-plates, complications les plus originales, animaux et personnages méca-

niques, automates musicaux, souvent parés d'émaux par d'éminents artistes vont former une collection fascinante. Parmi ces pièces de grande valeur, bien rares sont celles encore existantes de nos jours. Faut-il, pour expliquer cette disparition, rejoindre l'avis de Monsieur Marcel Piguet ? Il relate dans ses écrits que la plupart des merveilles qui ont fait l'admiration de Bordeaux, de Genève et de Paris, ont été achetées par un riche collectionneur de Sydney. Elles auraient malheureusement été englouties par les flots à la suite d'un naufrage en plein Océan Indien...

Durant toutes ces années vouées à l'avancement de l'horlogerie, Philippe-Samuel Meylan conserve le contact avec son village ; notamment par l'entremise de Louis Audemars, le fondateur de l'entreprise du même nom, qui est à la fois son beau-frère et son successeur dans l'atelier abandonné du fait de son installation à Genève.

L'influence de l'horloger Meylan a été très grande ; elle s'est fait sentir dans toutes les branches de l'industrie horlogère.

Pour ses contemporains, sa mort, survenue le 3 avril 1845, signifie la perte d'un artisan de tout premier plan, dont la place a été essentielle dans l'histoire de l'horlogerie de ce début du XIXe siècle.



Philippe-Samuel Meylan

LE MINISTRE PIERRE MEYLAN

Evoquer sa vie, c'est se plonger au cœur d'une époque marquée par de grandes réalisations sur le plan local. Parmi celles-ci, le temple et la cure du Brassus, édifiés au prix d'un immense dévouement de la part de toute la population de ce village.

Pierre Meylan naît le 26 avril 1783 à l'« Ecusson Vaudois » (car il y eut un café de ce nom), maison appelée plus anciennement « Chez-le-Lieutenant » (actuelle boucherie). Cette dénomination initiale n'est pas sans rappeler le rôle actif joué par plusieurs membres de sa famille au sein de la justice de l'endroit. Ainsi son père, Pierre Meylan(-Piguet), remplit les fonctions de « Lieutenant de la Justice de la Vallée et de la Milice » et d'« assesseur du Vénérable Consistoire ».

A proximité de la maison paternelle, deux scieries sur le « Brassus » et d'autres dépendances témoignent de l'activité industrielle de son grand-père Pierre Meylan(-Aubert), associé à son frère Jaques Meylan(-Reymond). C'est cependant du côté de l'horlogerie naissante que son père s'est dirigé ; entré en apprentissage en 1748 déjà chez Samuel-Olivier Meylan, son cousin, il est devenu l'un des tout premiers horlogers du Brassus.

Et pourtant le jeune Pierre va rompre avec la tradition familiale : il entre à l'Académie de Lausanne où il est immatriculé en 1799. On ne sait si les pasteurs J.-F. Réal (Eglise du Chenit, 1774-1783) et Ph. Bridel, deux de ses parrains, ont influencé son choix ; toujours est-il que le voilà consacré ministre du Saint-Evangile le 30 juillet 1808.

Malgré ses études à l'extérieur, Pierre Meylan conserve de solides attaches

avec son village ; au cours des vacances passées chez son père, il rencontre encore ses amis. Il prend le plus grand plaisir à leur communiquer ses premières expériences musicales acquises en étudiant le violon. Ces jeunes gens se réunissent de plus en plus souvent pour jouer ensemble. Fruit de cette amitié, de beaucoup de persévérance et de sacrifices aussi : la création d'un « Corps de musique militaire » en 1805. Parmi les amis de Pierre, citons Samuel Aubert, David et Jaques-Louis Lecoultre qui en seront les principaux fondateurs et animateurs.

La consécration de Pierre Meylan est le début d'un ministère rempli entièrement hors de la Vallée de Joux. Suffragant à Pomy, à Baulmes, à l'Isle entre autres, il sera nommé pasteur de Colombier en 1816, de Longirod en 1821, de Perroy en 1826, enfin deuxième pasteur de Rolle de 1845 jusqu'en 1854.

Son activité pastorale l'appelle donc peu souvent dans sa commune d'origine. Et pourtant, détail piquant, il bénit en l'église du Chenit le second mariage de son père en 1809 (Pierre Meylan, veuf, et Jeanne Nicole, née Reymond, veuve elle aussi). Une année plus tard, il prend pour épouse Jeanne-Marie Bourgeois, dont il aura deux filles.

De cœur, le ministre Meylan est resté très proche de son lieu de naissance. Il soutient toute entreprise digne d'intérêt et propre à favoriser le développement du Brassus ou de la commune du Chenit. C'est ainsi qu'il remet à cette dernière une cloche d'environ six quintaux, qu'il a fait fondre en 1825. Prêtée sans intérêt, celle-ci retentira durant un peu plus de 25 ans dans une tour de bois qui flanque la nouvelle école du village. Il faudra une intervention énergique du colonel Auguste Audemars et une souscription

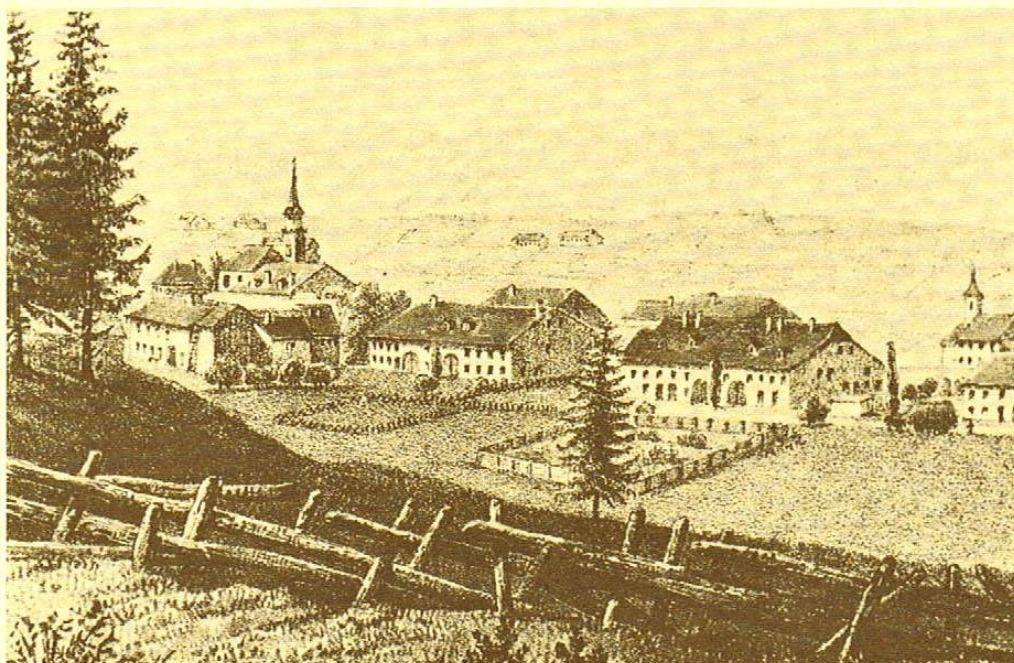
publique pour empêcher que cette cloche ne soit, au terme de la durée du prêt, retournée sans autre forme de procès à son propriétaire. Avec beaucoup de bienveillance, ce dernier abandonne toute prétention sur une partie de la somme qui manque. Acquisée définitivement, cette cloche sera placée dans la tour du temple du Brassus en 1852.

Il fait aussi don de cent dix ouvrages choisis à la Bibliothèque du Chenit lors de sa création en 1826. La chaire et la table de communion de l'Eglise du Brassus (inaugurée en 1837) seront construites à ses frais. Une correction de la toiture du temple s'avère nécessaire : le bois utile est coupé sur son domaine (ce dernier comprend notamment une bande étroite de montagne au-dessus du village, traversée par le chemin dit « La Ministre »). A de nombreuses reprises Pierre Meylan vient en aide à la commune ou à des particuliers.

C'est encore lui qui finance la construction d'une vaste salle de répétitions ; est-il besoin de dire que son goût pour la musique est demeuré intact ? Il a été membre du Comité du Chant en 1830 à Lausanne ; d'autre part, il a pour gendre le fils de J.-B. Kaupert, propagateur réputé de l'art choral dans le canton.

Jamais à court d'initiatives généreuses, il acquiert vers 1860 un terrain situé au vent de la maison d'Ami Golay pour l'aménagement d'un cimetière convenable.

Fidèle bienfaiteur de son village d'origine, le ministre Meylan s'éteint à Rolle le 3 mai 1861.



Le Brassus vers 1840, d'après un dessin de Wegelin. Sur la gauche de cette reproduction : la maison natale du ministre Pierre Meylan.

AUGUSTE ROCHAT

fondateur de la bourse Rochat

Sous la dénomination de bourse Rochat du Brassus, il existe une fondation au sens des art. 80 et ss. du Code civil suisse, régie par ses propres statuts. Elle a été instituée aux termes d'un testament rédigé par Henri-Auguste Rochat et homologué par le juge de paix du Cercle du Chenit le 18 février 1864. Un legs de 12 000 francs devait permettre la réalisation du but visé par le généreux testateur : offrir aux jeunes gens pauvres de la paroisse ou dans une situation difficile la possibilité d'accomplir un apprentissage.

Mais qui donc était Auguste Rochat ?

Fils de l'horloger Jaques-François et de Susanne, née Reymond, il naquit le 28 janvier 1795 au Brassus. Son père et ses oncles y avaient fondé en 1773 la maison « Rochat Frères » ; si l'on en croit Marcel Piguet, elle fut « la plus ancienne association ayant pour but de réunir sous une direction unique un certain nombre d'horlogers et de s'occuper de la vente de leurs produits ». Rien d'étonnant à cela puisqu'en 1748 déjà son grand-père, Jaques (fils du gouverneur Jean-Nicolas Rochat), fut avec David et Pierre Golay, l'un des premiers horlogers du village ; l'un de ses élèves, Jaques-David Nicole, fit également œuvre d'historien. Praticien, mais aussi négociant avisé, Auguste Rochat favorisa l'essor de l'entreprise familiale ; réorganisée avec le concours de Louis Reymond du Solliat (élève à Paris du célèbre Bréguet), elle devint dès 1820 une entreprise florissante sous sa nouvelle raison sociale « Rochat-Reymond et compagnie ».

Parler d'Auguste Rochat, c'est inévitablement rappeler les multiples activités qu'il exerça en dehors de sa profession. Le 11 septembre 1826, il comptait au

nombre des quarante-deux citoyens fondateurs du Cercle des Amis. Le comité chargé de construire un asile au Marchairuz l'appela à la vice-présidence.

A cette époque, la population du village éprouvait le besoin impérieux de former une communauté paroissiale indépendante. Ainsi en 1825 déjà, 252 pères de famille pétitionnèrent pour demander la formation d'une paroisse au Brassus. Leur demande resta sans effet. En 1831, ils récidivèrent, cette fois avec plus de succès ; deux ans plus tard, en effet, un décret du Grand Conseil érigeait en suffragance pastorale le village et ses hameaux voisins. Le gouvernement vaudois était en principe favorable à la constitution ultérieure d'une paroisse ; il y mit une seule condition : que les habitants de l'endroit bâtissent au préalable un temple !

On nomma sans plus attendre une commission chargée de réaliser un tel projet. Baptisée « Commission des Trente », elle se réunit pour la première fois le 26 août 1834. A la tête de celle-ci, le président A. Rochat allait jouer un rôle prépondérant. Le financement occasionna d'énormes soucis aux paroissiens.

Parmi les moyens choisis, relevons un « engagement de souscription », obligatoire dans son principe mais libre quant à la quote-part. Par leur signature, les contribuables promettaient de verser à partir de février 1836 une somme annuelle déterminée en fonction de leur appartenance à l'une des huit classes de souscripteurs ; il était convenu que cette contribution serait consentie jusqu'à l'achèvement de la construction. L'ensemble de ces cotisations oscillant entre deux et seize francs atteignit le total de quatre mille francs. Cet argent fut prélevé sur le nécessaire du plus grand nombre, car dans la paroisse en formation rares étaient ceux qui disposaient du superflu.

Des collectivités ou des particuliers de la Vallée et d'ailleurs augmentèrent ces maigres ressources. L'Etat de Vaud offrit quatre mille francs et du bois de ses forêts. Grâce à tous ces dons et à de nombreuses corvées remplies volontairement par des paroissiens dévoués, les travaux avancèrent.

Mais les fonds disponibles menacèrent souvent de manquer. Sans désespérer, Auguste Rochat poursuivit son effort en vue de relancer l'intérêt en faveur de l'église en construction et de susciter des appuis nouveaux. Dans une circulaire adressée aux pasteurs du canton, il écrivit ceci : « La Commune du Chenit, dévorée par six cents pauvres forains qui, comme des sauterelles d'Arabie, absorbent annuellement tous ses revenus, les produits de ses forêts et entament ses capitaux, ne peut se charger de la construction du Temple, mais elle a donné une somme de 7200 livres pour se libérer de ses obligations à cet égard... ». L'inauguration solennelle du nouveau temple, le 24 septembre 1837, par les pasteurs Bauty du Sentier et Vermeil du Brassus constitua la plus belle récompense de tant d'efforts. Elle n'en était cependant pas le point final. Preuve en est cette soixante-deuxième séance de la fameuse Commission des Trente qui, toujours emmenée par son inusable président, réunit le 27 juin 1854 treize membres seulement. C'est le 26 octobre 1856 que la commission fut enfin déchargée de son mandat. Il serait faux de croire que dans l'intervalle Auguste Rochat s'était cantonné dans les travaux nécessités par l'érection du temple. Il participa à d'autres commissions encore, présida une foule d'assemblées. C'est sous son impulsion que la Cure se construisit en 1859 et put être inaugurée en 1860.

Parfait représentant du dynamisme et de la foi d'une population riche en individus de valeur, il mourut le 16 février 1864. Son œuvre a été incontestablement marquée du sceau de sa générosité, de son intelligence et de son opiniâtreté. « Union, courage, dévouement ont édifié ce monument » affirmait une inscription sur la plus grosse cloche de la nouvelle église ; à cet égard, la vie d'Auguste Rochat fut exemplaire.



AUGUSTE ROCHAT

LES ROCHAT, fabricants d'automates

Il vaut la peine de se pencher quelques instants sur la descendance d'Isaac Rochat du Chenit (env. 1666-1746), qui porta le renom du Brassus bien au-delà de nos frontières.

Précisons tout d'abord que l'un de ses enfants, Jean-Nicolas (1688-1771) endossa la charge de gouverneur de notre village sous l'égide de LL. EE. de Berne. Salomé Berney, qu'il avait épousée en 1711, lui donna une nombreuse progéniture. Trois de ses fils retiennent plus particulièrement notre attention : Jaques, David et Pierre.

Jaques, armurier, se rendit à Vandœuvres (canton de Genève) pour devenir horloger. Bientôt maître d'apprentissage très recherché (dès 1748), il participa à la fondation de la « Société des horlogers du Chenit ». Par son épouse, Judith Jaquet, il était allié aux Jaquet, maîtres de forges sur le « Brassus » (Fondation de la maison Rochat Frères en 1773 par ses fils ; Auguste Rochat, négociant et fondateur de la Bourse qui porte son nom, est le dernier représentant de cette famille). David ne tarda pas à suivre l'exemple de son frère ; après avoir appris le métier auprès de Matthieu Reymond à Rolle, cet autre membre de la Société susmentionnée s'installa chez « Pierroton », c'est-à-dire dans la maison construite par son grand-père Isaac en 1719 (actuellement propriété de M. Auguste Capt).

C'est là que vivait un troisième frère : Pierre, charpentier. Cet artisan éleva lui aussi une grande famille, dont plusieurs membres imiteront par la suite Jaques et David, pionniers de l'horlogerie locale.

Ainsi David (1746-1812), neveu et filleul de ce dernier, vint très tôt contribuer à la belle réputation des praticiens de l'endroit par la mise en valeur de larges connaissances et de grandes capacités. Il fut en effet le premier à passer de l'horlogerie traditionnelle à la fabrication de pièces compliquées, destinées à la réali-

sation d'automates. Lui et deux de ses fils, François (1771-1836) et Frédéric (1774-1848), furent les grands « établissements » de l'époque, autrement dit les inventeurs et fabricants de nombreux mécanismes fort complexes et d'une exécution des plus délicates. Grâce à leur habileté remarquable, ils devinrent les fournisseurs de deux des plus illustres constructeurs d'automates de ce temps-là : Leschot à Genève et Jacob Frisard (installé à Bienne, puis à Genève). Leurs relations avec celui-ci débordèrent d'ailleurs le cadre strict des affaires, puisque Frisard devint le parrain de Jacob Rochat (fils de François) et de Marianne-Caroline (fille de Frédéric). Après plusieurs années de collaboration, les Rochat étaient aptes à prendre la succession des Leschot, Frisard et autres constructeurs, devenus âgés ou partis du pays. Ils n'hésitèrent pas à assumer leurs responsabilités et firent face avec succès à cette évolution. Ils choisirent de s'installer à Genève aux environs de 1815 ; si ce tournant marqua le début d'une ère de prospérité pour la famille Rochat, il priva du même coup la Vallée de Joux de l'apport d'une activité originale et unique.

Une nouvelle génération se mit à l'œuvre avec le même bonheur ; deux figures s'en détachèrent tout particulièrement : Napoléon-Ami-François (1807-1875), fils de François et Charles-Louis-François (1795- ?), fils de Frédéric. Une floraison d'ouvrages magnifiques assura aux deux cousins un succès pour le moins comparable à celui obtenu par leurs prédécesseurs. Si Ami-Napoléon consacra aussi une partie de son temps au négoce, Louis quant à lui voua tous ses efforts à la réalisation des objets les plus difficiles à mettre au point. Son ingéniosité et son goût de la recherche lui permirent de créer en 1829 une pendule extrêmement compliquée comprenant 2800 pièces et baptisée « La

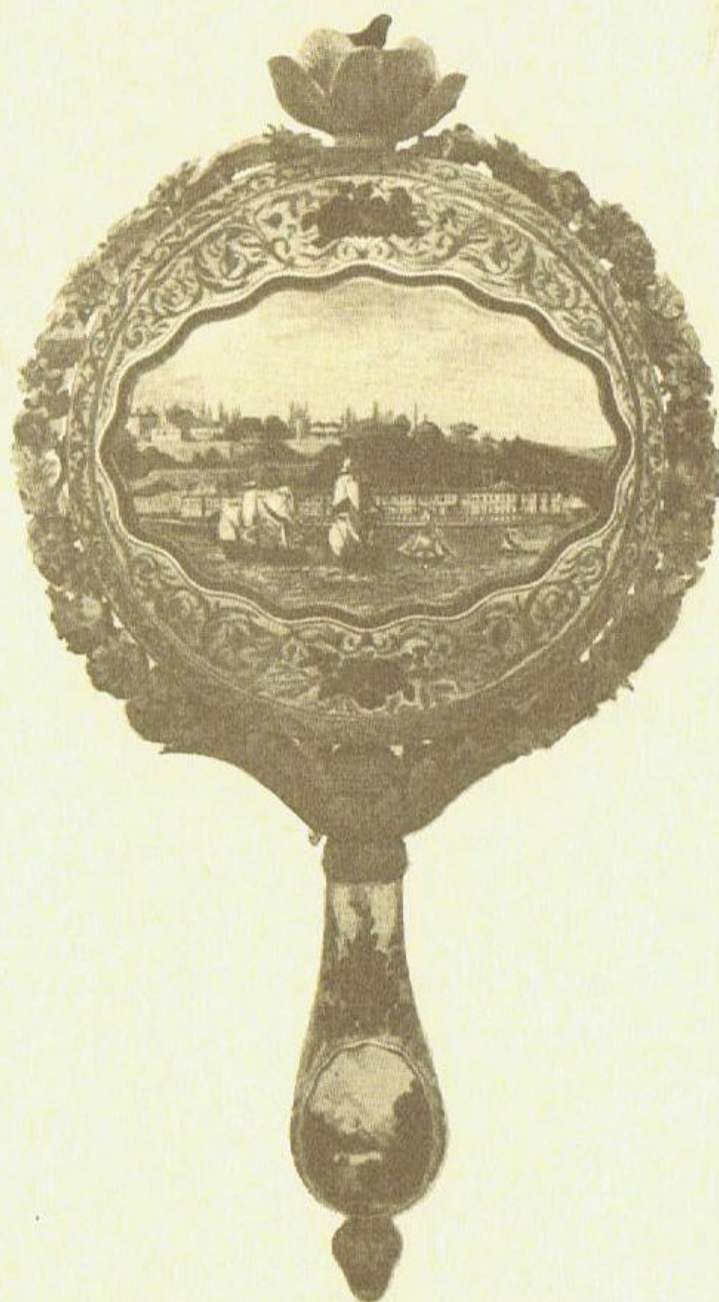
Merveilleuse» par ses contemporains (On en a retrouvé la trace dans un palais de Chine). Elle valut à son auteur un diplôme d'honneur décerné spontanément par la « Réunion des industriels » de Genève.

Les objets produits par les Rochat connurent un vif succès et suscitèrent l'admiration des personnes les plus compétentes. Déjà engagés sur la voie d'une certaine miniaturisation, ces fabricants et leurs automates acquirent une réputation internationale.

De nombreux ouvrages de leurs mains étaient munis d'oiseaux chantants (quelques-uns sont conservés au Musée de l'ETVJ au Sentier). Par exemple, un pistolet sur le canon duquel apparaît un petit oiseau au moment où l'on presse sur la gâchette ; il se livre à toute une série de mouvements, puis, après avoir chanté, disparaît. Le même dispositif était appliqué à des montres, boîtes à musique, longues-vues, tabatières, etc...

Ami-Napoléon légua à la commune du Chenit une somme considérable qui, après capitalisation de ses intérêts, devait permettre la construction « sur le territoire de la paroisse du Brassus » d'un hôpital « avec une ou plusieurs fontaines ». Une fondation Ami-Napoléon Rochat s'est appliquée à gérer ces fonds en conciliant les vœux du généreux testateur et les exigences de la réalité.

Si l'on a souvent déploré l'isolement des Combiens, force nous est de reconnaître que cet état de fait a parfois favorisé l'éclosion et le développement de capacités latentes qui, sans cela, ne se seraient peut-être jamais révélées. Leur esprit inventif, leur volonté farouche les ont incités fréquemment à de véritables performances. Parmi eux, les Rochat fabricants d'automates occupent une place de choix. La vie et l'activité de ces artisans exceptionnels, à la fois ouvriers et artistes, méritent d'être rappelées.



MIROIR A OISEAU CHANTANT

... cette œuvre magnifique est digne de ces artistes merveilleux dont on ne célébrera jamais assez la valeur, les frères Rochat ; elle porte leur marque FR 121... (Le Monde des Automates, d'A. Chapuis et E. Gelis)

LA FAMILLE VARRO



*Son rôle
dans l'histoire du Brasseur*

Varro ! On est loin des patronymes habituels de notre contrée. Et pourtant, ce nom d'origine piémontaise eut une grande résonance à Genève et à la Vallée de Joux. Famille noble, illustre à plus d'un titre, elle occupa à Genève au cours des XVI^e et XVII^e siècles une situation en vue et des charges importantes : ainsi, Ami Varro, syndic et commandant en chef de l'armée genevoise. C'est sans doute sur son initiative que les établissements industriels sur le cours d'eau du Brassus, remis en activité par Jean Herrier en 1555, devinrent propriété de la famille et en particulier de son cousin Jérôme Varro, le 6 mai 1567.

Le 19 mai 1576, Leurs Excellences de Berne érigèrent ce domaine en fief noble, avec sa juridiction propre, mais dans certaines limites. Cette jeune seigneurie se composait alors d'une étroite bande de terre le long du cours du Brassus, entre l'Orbe et les flancs du Jura dont on tirait du minerai de fer.

On estime que c'est en 1577 déjà que fut construite une maison forte à l'usage des seigneurs. Plusieurs fois transformée, elle est devenue l'actuel Hôtel de la Lande.

Mais pourquoi une seigneurie en ce lieu retiré ?

Une exploitation, fut-elle industrielle, sur un terrain aussi exigu n'aurait suffi en aucun cas à motiver ce privilège. Berne n'a dû l'accorder que poussée par des nécessités politiques impérieuses. Craignant un conflit avec la Savoie, la République de Genève recherchait

avidement du matériel de guerre et en particulier des boulets de canon que les forges du Brassus étaient en mesure de lui fournir. Dès lors, on comprend que les plus hautes instances politiques et militaires se soient trouvées à l'origine de cette institution. Et du même coup la concession que Berne faisait à ses alliés genevois dégageait sa propre responsabilité sur le plan international.

Successeur à la seigneurie, neveu des précédents, Jean-Baptiste Varro naquit en 1540. En 1572, il épousa noble Françoise Morlot dont il eut dix enfants. Outre sa seigneurie du Brassus, il exerça la charge d'auditeur à Genève. Dans le contexte explosif de l'année 1590, la production de fer du Brassus excita le ressentiment dans les camps bourguignon et savoyard. Assumer la fabrication devint bientôt une tâche périlleuse. Laissons au chroniqueur Goulart le soin d'en démontrer l'évidence :

« Le mercredi 5 (août 1590), on a apporté nouvelle en la ville que le Sieur Baptiste Varro a esté tué au Brassu par les Bourguignons. C'est un arrest du Sénat de Dôle, à cause des boulets et munitions de fer que sa forge fournissait à ceste cité, qui est grandement incommodée par telle perte. Il fut tué lundi à minuict et pource que les meurtriers au nombre d'environ cinquante entendirent quelque alarme, ils n'eurent loisir de piller la maison... »

Il n'est pas prouvé que le Parlement de Dôle ait rendu un arrêt aussi surprenant pour légitimer cet assassinat.

Il est certain, par contre, que Berne jugea l'affaire assez grave pour alerter aussitôt les baillis de Romainmôtier et d'Yverdon. D'autre part, quinze jours après le drame, Genève envoyait un remplaçant chargé de « conduire forges et moulins ».

Toutefois la fabrication du matériel de guerre ne fut jamais qu'une part de l'activité des forges du Brassus. La paix signée entre Genève et la Savoie eut pour conséquence un essor réjouissant de la production d'outils aratoires, de faux, de haches, de clous...

Françoise Morlot agit en qualité de Dame du Brassus jusqu'à la majorité de ses fils, cela dès la disparition de son noble époux, industriel avant la lettre.

Par la suite son fils Louis, puis son petit-fils Marc lui succédèrent jusqu'au moment où, alliée aux Chabrey et avec l'approbation des autorités genevoises, cette famille vendit ses immeubles à des tiers, tandis que les droits et privilèges de la seigneurie faisaient retour à la République de Berne.

